

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent REY

Huit ans de collège (1876-1884), partie I

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1940, tome 39, p. 81-89

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Huit ans de collège

(1876-1884)

*A mes professeurs,
à mes condisciples.*

Il ne s'agit plus, dans ce récit, d'anniversaires, de jubi-
lés de 10 ans, de 25 ou de 30 ans, comme on en voit si
souvent de nos jours où il faut faire vite, — poussière que
tout cela ! — mais bien de souvenirs sur une période quasi
moyenâgeuse, entrée dans l'histoire, une allée bordée de
tombes et de cyprès, comme un écrivain appelait assez
mélancoliquement le lointain passé. Ces souvenirs remon-
tent à 60 ans et plus, puisqu'ils iront de 1876 à 1884, mes
huit ans de collège, de Préparatoire à Philosophie.

Encore dans le XIX^e siècle, quoique sur son déclin, ce
siècle « stupide » comme l'appelait avec impertinence un
auteur en vogue. Appréciation elle-même stupide pour qui
se souvient de ce que le XIX^e siècle a trouvé et de ce qu'il
a laissé à son successeur.

En 1801, a dit un autre auteur plus raisonnable, moins
la poudre et l'imprimerie, on n'est pas en sensible progrès
sur les contemporains d'Aristote et de Platon. Le XIX^e siè-
cle a reçu de ses aînés le cheval, il donne au suivant la
bicyclette, la locomotive, l'automobile ; il a trouvé la plu-
me d'oie, il lègue le stylographe, la machine à écrire ; il a
trouvé la faux et cède la faucheuse et les machines à

moissonner ; la poudre nous a dotés de la dynamite et des explosifs les plus puissants ; la chandelle qu'il a troquée contre le gaz, la lumière électrique ; le bateau à voile d'une part, d'autre part le bateau à vapeur et les somptueux paquebots ; il remplace le télégraphe aérien par le télégraphe électrique, le téléphone et même la télégraphie sans fil, mère de la radio ; et la photographie, le cinématographe, le phonographe cette merveille, les rayons X, etc., jusqu'aux lames Gillette et à la fermeture-éclair.

J'en passe et des meilleures, car je n'ai cité que quelques trouvailles parmi les plus spectaculaires.

L'aviation tentait ses premiers pas. Si elle ne fut pas réalisée avant les premières années du XX^e siècle, elle fut entrevue, et voici comment, en 1900, la dernière année du XIX^e siècle, l'auteur déjà cité terminait un de ses articles de revue :

La direction des ballons (le mot d'aviation n'était pas encore en usage), « n'est-ce pas les barrières inutiles, les frontières aplanies, la paix, la richesse et la prospérité, la civilisation s'étendant sur la terre, sans obstacle et sans arrêt ? N'est-ce pas aussi le désarmement espéré des peuples et la fin bénie des guerres ? car nous n'aurons pas, je le veux croire, des combats aériens comme nous avons les batailles navales ».

La citation n'est-elle pas savoureuse ? Ah ! le bon prophète que cet écrivain du XIX^e siècle finissant et combien ses prévisions pacifiques se sont réalisées en tous points !

On se tromperait si l'on me prenait pour un adulateur du temps passé ; autant je trouve déplaisant celui qui ne cesse de dénigrer le bon vieux temps, autant je trouve ennuyeux celui qui le prône envers et contre tout.

Nous ne médions pas du temps de la bougie.
C'était le bon vieux temps regretté du vieillard,
(Laudator temporis acti) qui, sur le tard,
Croit voir dans le passé le vrai sens de la vie.
Chaque âge a ses défauts, ses vertus, sa magie,
Chaque âge a son archet, sa musique, son art ;
Tout cela fait un monde, un monde où l'on s'ennuie.
Prenons-le comme il est, c'est le monde où l'on vit,
C'est le monde où l'on pleure et le monde où l'on rit.
Saluons le présent, au passé bon voyage !
Pourtant n'oublions pas ce douloureux présage :
Le vibrant « aujourd'hui » sera dans quelques ans
Un passé vermoulu pour nos petits-enfants.

Ne nions pas le progrès, même avec un grand P. Il crève les yeux, il avance dans le rythme d'une progression géométrique. Si l'on vient me dire que les jeunes gens d'aujourd'hui ne valent pas ceux d'il y a 50 ans, je proteste ; ils valent certainement mieux, il y a progrès aussi de ce côté-là.

1876, ma première année de collège, celle dont je me souviens peut-être le mieux. C'était en France la fin de la présidence de Mac-Mahon, l'époque de Gambetta, l'homme du slogan : « le cléricalisme, voilà l'ennemi » ; en Italie la fin des règnes de Victor Emmanuel II et de Pie IX, ils allaient se suivre dans la tombe à un mois de distance ; Bismarck déchaînait en Allemagne le Kulturkampf qui déferlait sur notre pays ; le Kulturkampf dans toute sa violence, spécialement dans le Jura bernois où les messes, les premières communions, les mariages se célébraient dans les granges. Nous en avons connu plusieurs à St-Maurice qui avaient passé par là et, encore aujourd'hui, mon plus proche collaborateur est issu d'un mariage contracté dans une grange.

C'était une époque violente, agitée, on dirait aujourd'hui : « trépidante ». Au reste, toutes les époques ne sont-elles pas fiévreuses. J'ai sous les yeux un vieux journal de 1837 ; il se lamente sur le sort de la pauvre humanité prête à succomber dans les périls de l'agitation universelle. Dans une séance de notre Grand Conseil du 25 mai 1862, un conseiller d'Etat déclamaît : « Nous nous trouvons dans un de ces moments de l'existence d'un peuple où tout le monde se trouve dans une agitation fébrile. » La même note, dix ans plus tard, dans l'effervescence causée par le développement des chemins de fer, le percement du Gothard, les efforts en faveur du Simplon auquel s'intéressait spécialement le Valais (dès 1864 il avait voté une subvention de 500.000 Frs).

Partout, à tous les âges, la vie fut une trépidation incessante. Aussi, quand je vois dans nos journaux des allusions à la vie trépidante moderne, je hoche la tête car il en fut toujours ainsi.

La jeunesse impatiente, on en parlait il y a 50 ans comme on en parle aujourd'hui. C'est en 1893 que l'ambassadeur français Paul Cambon écrivait à un ami : « Cette jeunesse a soif d'ordre, d'action, de précision, et le parlementarisme courra de gros risques, dans une dizaine d'années d'ici s'il continue à dévier et à tomber dans le bafouillement imbécile où nous le voyons se débattre. » Ces lignes pourraient être datées de 1940.

On se lamente aussi sur la cherté de la vie, sur les impôts et sur tout. Là encore, il en fut toujours ainsi. En 1866, un de nos députés disait au parlement cantonal : « Le gouvernement a le génie de la dépense ». On n'allait cependant pas loin avec un revenu en impôts de 93.855 Frs, environ 1 Fr. par tête de population. C'est l'époque où le traitement d'un conseiller d'Etat est de 1860 Frs (155 Frs par mois) et de 700 Frs celui du commissaire des guerres ; mais c'est aussi l'époque où l'Etat contracte auprès de sa banque officielle des emprunts à 7 ½ %.

C'est encore l'époque où le nombre des étudiants à St-Maurice est de 75 et où le Grand Conseil condamne, dans les collèges, l'enseignement par matières et donne la préférence au professeur unique. Peu auparavant avait été décidé le rétablissement, à Brigue et à St-Maurice, de la classe de Philosophie.

C'est dans cette atmosphère que, le 11 septembre 1876, je faisais mon entrée au collège de St-Maurice et étais colloqué dans la classe de Préparatoire, division supérieure, sous la férule de M. le chanoine Xavier Chervaz.

Ce même jour, M. le chanoine Meinrad de Werra commençait ses notations historiques dont les « Echos » ont parlé ; M. Bourban avait inauguré la veille son camail écarlate.

Donc, journée mémorable, début de l'année scolaire la plus longue connue puisqu'elle devait durer jusqu'au 21 juillet 1877, après 10 mois et 10 jours.

Les professeurs « uniques » étaient M. Chervaz, déjà nommé, en Préparatoire ; M. Eug. Gross en Principes et Rudiments ; M. Jos. Abbet (30 ans plus tard Mgr Abbet) en Grammaire et Syntaxe ; M. P. Burnier en Humanités et Rhétorique et M. Gard en Philosophie, préfet du Collège. M. Bertrand dirigeait le Pensionnat et donnait des leçons de mathématiques.

« Unique » est ici fort relatif, car il y avait les leçons accessoires, l'allemand avec MM. Etter et Sidler, chargés aussi des cours de chant et de musique ; le dessin avec M. l'architecte Vuilloud, de Monthey, fameux par ses constructions d'églises ; la calligraphie avec M. Chervaz, la gymnastique où évoluait M. Schwaerzmann, de Bex.

Je ne voudrais pas que l'on se méprît sur mes intentions. Je ne veux ni critiquer, ni ironiser, mais raconter les choses telles que je m'en souviens après 60 ans et plus, sérieuses ou gaies. J'ai gardé de mes professeurs, de tous mes professeurs, le plus profond et le meilleur des souvenirs et je m'en voudrais de ternir leur mémoire de la plus petite tache.

La plupart des professeurs étaient jeunes et même très jeunes. M. Gross avait 24 ans, M. Abbet 29, M. Burnier 40, M. Bertrand 43, M. Gard venait de franchir les 50 ans, M. Sidler avait-il même 20 ans ? La plupart aussi de haute taille, suivant l'exemple de leur supérieur, Mgr Bagnoud, Abbé depuis 40 ans et prélat à l'âge de 31 ans.

C'était l'équipe du gymnase classique, les classes réales ou moyennes nous intéressant alors assez peu ; il y avait entre les deux groupes d'élèves, non pas de l'antagonisme, mais une certaine indifférence jusque dans les jeux et les récréations.

L'horaire. — Lever à 5 heures, à 5 h. $\frac{1}{4}$ étude jusqu'à 7 h., déjeuner, 7 h. $\frac{1}{2}$, messe chantée, de 8 h. à 11 h. la classe, puis une demi-heure d'étude peu sérieuse ; 11 h. $\frac{1}{2}$, dîner. Après-midi, de 12 h. à 1 h., récréation à la Grande-Allée, de 1 h. à 2 h. étude, de 2 h. à 4 h. $\frac{1}{4}$ la classe, puis jusqu'à 5 h. récréation, de 5 h. à 7 h. étude, puis souper prolongé jusqu'à 8 h. et enfin prière du soir, souvent précédée d'une instruction mi-religieuse, mi-familière du directeur du Pensionnat, M. Bertrand. A 8 h. $\frac{1}{2}$ coucher, sauf aux longs jours à 9 h., après une courte promenade au dehors.

Il faut, pour bien comprendre cet horaire, se souvenir que, dès le 31 mai 1894, toutes les horloges ont été avancées d'une demi-heure. Comparé à celui d'aujourd'hui, il

comportait le saut du lit à 5 h. $\frac{1}{2}$ et à 9 h. ou 9 h. $\frac{1}{2}$, la rentrée au plumard.

Le Pensionnat comprenait deux divisions, les Grands et les Petits ; tables de réfectoire séparées, dortoirs distincts, idem salles d'étude, jusqu'à la Grande-Allée, aux domestiques et aux inspecteurs. La taille jouait, dans ces divisions, le principal rôle. Aussi, combien étais-je humilié et mortifié alors que, élève d'Humanités, je me trouvais encore dans la section des Petits, tandis que des syntaxistes et des grammairiens trônaient avec les Grands.

Deux dortoirs, composés de deux longues rangées de cellules. Les parois, comme aujourd'hui encore, n'allaient pas jusqu'au plafond ; une chandelle placée au-dessus éclairait, bien faiblement, deux cellules. Les domestiques fonctionnaient comme réveil-matin ; ils parcouraient les deux allées dans toute leur longueur, ouvrant chaque porte en jetant un « *Benedicamus Domino* » auquel il fallait répondre « *Deo gratias* » en se jetant du lit.

Après quelques années, l'opération du réveil fut simplifiée ; un domestique, au milieu du dortoir, devant la cellule de l'inspecteur, agitait vigoureusement la cloche retentissante des appels et des signaux. Un quart d'heure pour s'habiller, se débarbouiller chacun dans sa cuvette.

Au cours de l'hiver rigoureux de 1879-80, l'eau s'était mise à geler dans son pot de terre cuite. Casser la glace, brr ! Le système fut alors momentanément changé ; les domestiques passaient le matin avec un arrosoir et remplissaient les récipients posés devant la porte. C'est à la suite de cet incident glacial que trois fourneaux-tambours furent placés, un dans chacun des deux dortoirs, et le troisième à leur intersection.

La toilette achevée, on descend en rangs, toujours en rangs, dans les salles d'étude et la journée commence par la prière du matin, pendant qu'arrivent les retardataires, aux yeux encore endormis. C'est dur de se lever à 5 h. du matin à 10, 12, 15 ans, après moins de 8 heures de sommeil. Aussi, pendant cette première étude de la journée, à la lueur des lampes à pétrole, bien des paupières faiblissaient, bien des têtes se penchaient sur les pupitres.

Quelques-uns d'entre nous étaient appelés à servir la messe des chanoines. C'étaient les veinards, la séance

étant fréquemment accompagnée d'une tasse de café au lait bienvenue.

Le café au lait était rare. C'était au déjeuner la soupe, alternant entre farine, polente et riz, plus un bon morceau de pain. La soupe à la farine était toujours complètement épuisée, à la polente presque, au riz il en restait la moitié.

Du café au lait les jours de fête et, durant les trois jours séparant la fermeture de la laiterie et la montée du bétail à l'alpage, du lait pur. Un régal !

A midi, viande cinq fois par semaine, quatre fois pendant le carême, cuisinée aussi bien que possible, sous la direction d'un chef, par des marmitons qui n'avaient pas suivi des cours d'hôtellerie. Pension plus que suffisante ; on n'était pas malheureux. Les vendredis et les samedis, polente et macaronis en abondance, les mercredis de carême morue et stockfisch odorant.

Hors les pensums écrits, les punitions s'exécutent au réfectoire. Les élèves sont répartis en « carrés » ; quatre forment un carré, liés entre eux pour les plats et pour le vin, une bouteille pour quatre au dîner, chaque plat de viande comprenant quatre portions. Vaisselle d'étain, remplacée par la faïence dès 1880.

A table, silence complet, jusqu'au coup de sonnette libérateur des langues. Pendant le carême, le silence dure tout le long du repas ou à peu près, tandis qu'un philosophe ou un rhétoricien fait une lecture pieuse. Je me souviens d'une Vie de saint Benoît Labre qui aurait gagné à être lue dans la salle d'étude plutôt qu'au réfectoire.

Le premier « carré » au sommet de la table des Petits, dans le dos de l'inspecteur, est le « carré des ânes ». J'y fus pendant deux ans. On l'appelait ainsi parce que c'était un lieu de punition pour les Grands qui avaient fauté. Le directeur, avant le repas, appelait le coupable ; le vin lui était supprimé.

C'était Gulliver chez les Lilliputiens ; l'arrivée du gailard était fort redoutée, voici pourquoi. Pendant le repas, les verres dûment remplis, le délinquant détournait l'attention de son voisin de droite, et lui escamotait son verre de vin. Il le lui rendait, vide bien entendu, avec un menaçant : « Gare à toi, si tu dis quelque chose ! » Si possible il en faisait autant avec son voisin de gauche. L'inspecteur, le dos tourné sur sa chaise, n'y voyait rien.

Aussi, avions-nous pris l'habitude, lors de l'arrivée d'un de ces sacripants au fatidique « carré », de faire le coup bien connu des marins, de commencer le dîner en absorbant le contenu entier de la chère bouteille de vin de Cries.

Une autre punition du réfectoire était la suppression de la tranche de pain. Un jour, Jos. Morand, le peintre, avait été puni de cette façon. Mû par un sentiment de compassion, à l'exemple de saint Martin, j'avais partagé ma portion avec lui, en bon voisin. Mais il me fallut promptement déchanter ; à la fin du repas, M. Chervaz inspecteur, avec la voix qu'il savait prendre dans les grandes circonstances, lança cette apostrophe : « Signor Rey, qui veut m'empêcher de donner des punitions, jeûnera le pain aux déjeuners de demain et d'après-demain ». Ainsi fut fait ; la loi du talion, œil pour œil, dent pour dent, pain pour pain.

Le 3^e genre de punition, le plus pénible, était la mise à genoux au milieu du réfectoire, avec défense de s'appuyer sur les talons. C'était dur.

Enfin, le renvoi de la table à la Grande-Allée : j'y ai passé comme beaucoup d'autres.

Le réfectoire était aussi un lieu de récréation, celui où l'on apprenait les nouvelles importantes du dehors, — ou encore de conférences.

Après le souper, une demi-heure de détente, jeux de cartes, jeux d'échecs, jeux de dames, de dominos. Le soir de la fête des Rois, les tables évacuées, grand bal.

C'est au réfectoire que nous avons appris la nouvelle de la mort de Pie IX, puis celle de l'élection de son successeur Léon XIII, un soir de mars 1878.

A l'entrée du souper, avant la prière rituelle, M. Bertrand dont la grande taille était encore surélevée par le strapontin directorial, très ému, nous dit ceci : « J'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Le successeur du regretté Pie IX vient d'être élu dans la personne du cardinal Joachim Pecci, qui a pris le nom de Léon XIII. Je vous convie à acclamer le nouveau Pontife. Vive Léon XIII ! » Ce fut une acclamation vibrante et unanime.

Mais le pauvre M. Bertrand était si ému que les mots

lui restaient dans la gorge. Il bégayait, il bafouillait ; c'était des Pé... Pé... Pecci, des Lé... Lé... Léon, des Pon... Pon... Pontife. Il avait des larmes de joie dans la voix et n'aurait pas été capable d'en dire plus long.

Ce fut aussi au réfectoire, un soir de l'automne 1878 ou des premiers mois de 1879, que nous eûmes une conférence sur Edison, le jeune inventeur déjà sourd, et une démonstration de son phonographe mis au point quelques mois auparavant.

Un appareil, gros comme une machine à écrire de nos jours et auquel un entonnoir placé au-dessus, donnait l'aspect d'une machine à hacher la viande. Il enregistrait les sons, non pas sur un disque, mais sur une mince pellicule, une feuille d'étain, et les renvoyait sur un ton nasillard.

M. Etter, le professeur de musique, fut invité à émettre quelques mesures de piston-solo. Mais, lorsque l'opérateur tourna la manivelle pour restituer l'air enregistré, il y eut une panne. Le rouleau démonté laissa voir la feuille d'étain déchirée. M. Etter avait joué trop fort.

Un second essai réussit mieux ; c'était passionnant.

Ensuite ce fut le tour d'un élève, un Fribourgeois ; il dévida devant l'embouchure les notes du chant patriotique « J'ai du bon tabac dans ma tabatière » et réussit fort bien l'épreuve.

Quelques mots d'humour, prononcés par un chanoine, car toute la communauté était présente, furent ensuite répétés au milieu des rires et des bravos de l'assistance.

Voilà un exemple des passe-temps instructifs qui nous étaient procurés.

A suivre.

Laurent REY